

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

*Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq
le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr.
six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} du*

CONVERSATION ENTRE DEUX AMIS.

Allons voir la *Cloison*, les *Maris en bonne fortune*, le *Tu fanfaron*, la suite du *Menteur*, *Gresset*, *Proserpine*, les *Confidences*. — Eh ! non, mon cher ami, ce sont des pièces ruelles, n'y allons pas. — Mais la plupart ont eu du succès. — Cabale, mon cher ami, cabale. — Comment donc employer notre soirée ? — Tiens, je veux te faire aller au spectacle sans y aller, il fait beau, mon cher, *Frascati* est rouvert, montrons-nous quelques momens, et sans aller au spectacle, nous y verrons assez de *fanfaron*, de *menteurs*, de *Proserpines* et de *maris en bonne fortune*. — Tu connois mieux Paris que moi, choisis du soin de me conduire, je me fie entièrement à tes dispositions. D'après ce que tu me dis, l'endroit où tu me mènes est peuplé ; il faut donc faire grande toilette. — Au contraire, le monde et au spectacle, sur-tout en loges, il faut avoir plus grande tenue, mais dans un café, dans un lieu public, la promenade, si ! on doit se mettre dans le plus grand possible. Ce frac de couleur, la chemise sans jabot, et les boutons ou les guêtres, voilà le vrai genre. — Nous ne mettrons l'épée et l'habit noir. — Les convenances, mon ami, les convenances, j'en suis fâché ; mais en manquant de tout, avec ton habit de cérémonie, ressembler à un ancien ou à un nouveau débarqué. ? — Eh bien, rassure-toi selon l'ordonnance, le chapeau rond, l'habit-veste à revers. — Ajoute la *Cravache* et les éperons. — Non, donc à cheval ? — En as-tu ? — Non. — Ni moi non plus, bien donc, à quoi bon tous ces apprêts, si nous n'avons pas de coursier ! — Ah ! comme tu es neuf ! si tous les gens en éperons avoient des chevaux, ils seroient trônés. — Mon cher, on sort à pied de chez soi, on se promène, de manière à ne pas prendre de légèrement d'un peu de poussière, et l'on arrive à la foule, comme si l'on venoit de promener à Bois de Boulogne ou de le faire galopper au Bois de Boulogne. Voilà, mon ami, comment sans avoir rien

chose ; voilà comme on séduit des femmes , comme on en use aux badauds et comme on en impose aux créanciers. Mon ami , nous discutons depuis long-tems ; il est temps que nous ferions peut-être mieux de nous coucher. C'est à nous ; je me rassure ; nous avons encore vingt heures , et nous nous acheminerons alors vers le paradis terrestre. Tes bottes sont-elles poudrées ? tes bas à demi-bouclés ? ta cravatte a-t-elle un air de nouveauté ? Allons te voilà présentable ; marchons et sur-tout ne t'arrête pas , car , à peine entré , je suis si connu , qu'un valet d'un côté , un autre va m'appeller ; cette dame va te reconnaître , celle-ci députer vers moi son époux ; nous serons en rue ! prends garde. — Ah dieux ! quelle file de voitures ! tant mieux , voilà qui promet. — Mais marchons donc , nous nous nous faire écraser. — Ne voudroit-il pas mieux être le premier que de paroître les premiers dans le jardin , nous serions les derniers , mon cher ; le bon ton est d'arriver tard. — Ah ! le bon ton ; allons patience ; mais pourquoi ne montes-tu pas devant l'escalier. — Attends-donc , je me retiens dans la glace : pourquoi crois-tu qu'on l'ait placée là ? Je pensois que c'étoit pour les femmes. — Celle destinée au bon ton est plus grande ; les femmes peuvent s'y voir tout à l'aise , parce qu'on sait qu'elles ont de l'amour propre de la tête jusqu'aux pieds. — Que vois-je ? c'est ce que tu appelles le paradis terrestre , le jardin par excellence , ce jardin aride et humide , enfermé entre quatre murailles , où l'on voit des fleurs , des arbres et des bosquets en peinture ? — Oui , c'est l'*Eden* de Paris ; c'est le jardin par excellence ; ne montrant tous les soirs , c'est du bon ton. — Ah ! c'est du bon ton d'en appercevoir à la cohue , au tumulte. Mon ami , je n'en ai jamais vu de tel ! quel chaos ! quel bruit ! quelle poussière ! quel monde ! c'est du bon ton. — Ah c'est du bon ton ! à la bonne heure : à moitié nues , qui risquent de périr à la fois et du froid et du chaud , suffoquées par la multitude , et abymées dans la foule. — C'est encore du bon ton. — Ah c'est du bon ton d'être marié qu'accompagnent leurs femmes , mais qui ne tiennent pas le bras , ne leur parlant point , paraissent indifférents. — C'est du bon ton , te dis-je. — Ah ! et ces femmes qui se vantent leurs femmes sont empressées auprès de ces hommes. — Ce sont des *Maris en bonne fortune*. — Et ces femmes qui se vantent d'être auprès de ces hommes si noirs ? — Ce sont des *jeunes gens* qui parlent tout haut de leur *bon ton*. — Et ceux qui parlent tout bas de leur *bon ton* ? — Ce sont des *Fanfarons*. — Et ceux qui parlent tout bas de leur *bon ton* ? — Ce sont des *Menteurs*. — Et ces femmes qui se vantent d'être auprès de ces hommes si noirs ? — Ce sont des *Con-*tes. Tu vois , mon cher ami , qu'à Paris , on se donne en spectacle , et se donner en spectacle sans être vu.

C*** N***.

SOCIÉTÉ DES OBSERVATEURS DE LA FEMME.

Séance du 29 octobre 1802.

..... J'arrivai le premier à la séance, et je pus visiter à mon aise tout l'établissement. La maison, située dans un faubourg, étoit simple et propre : on la cherchoit au milieu d'un de ces jardins-paysages où le goût le plus délicat paroît un jeu du hasard, où la nature s'est parée elle-même avec son aimable négligence. . . . Au détour d'une allée, on lisoit au-dessus d'une porte : *Cabinet anatomique de la Femme*. Je reculai involontairement ; car je n'aime pas ces tristes secrets de la vie qui flétrissent le plaisir, ni ces hideuses richesses de la science qui appauvrissent l'imagination. Cependant j'étais étranger et curieux ; je sentois combien mon importance s'augmenteroit si je pouvois, à mon retour, parler de ce cabinet, et le comparer aux célèbres collections de Bologne et de Florence. Je fis donc ce que les hommes font à chaque instant de leur vie ; la vanité l'emporta sur le dégoût, et j'entrai.

Mais quelle fut ma surprise lorsque mes regards, se promenant dans un vaste salon éclairé par le cintre, ne rencontrèrent rien qui ressemblât à un sépulchre anatomique ! Une foule d'objets aussi divers par leurs formes que par leurs couleurs garnissoient des tablettes, ou tomoient suspendus aux murailles. Un léger examen ne tarda pas à m'apprendre ce j'avois sous les yeux une représentation chronologique de toutes les modes, et des échantillons de tous les moyens que l'art et le labeur de la toilette et la main réparatrice de la couturière employées pour corriger l'outrage du tems, ou les bévues de la nature.

Un jour ne suffiroit pas pour décrire la dixième partie des choses singulières que je vis alors. Les fards, les pommades et les masques de nuit, avoient mis à contribution toutes les substances du globe ; le veau marin avoit envoyé ses dents d'ivoire à l'astre de Bérénice flotter en cent manières ; la baleine avoit fait des fanons noirs et flexibles qui tapissent sa gueule en une gomme élastique, étendue avec art, se retiroit fortement elle-même ; le laiton tourné en spirale et emprisonné dans des gaines de satin, avoit l'air de respirer ; des suspensoirs, des tures, des coussinets variés à l'infini, indiquoient des choses plus importants. Enfin mille chefs-d'œuvres de mécanique et de chimie me parurent imaginés pour séparer des substances, aligner des hauteurs, combler des vallées, combler la riche exubérance, ou relever par les mouvements la monotonie d'une plaine déserte. Cependant, tendu avec soin, me fit soupçonner qu'il cachoit des secrets plus intimes ; je sentis mon front se chauffer.

ma main tremblante n'osa écarter le voile, et je m'éloignai précipitamment. Le muséum des Grâces doit avoir son *index*.

..... Nous entrâmes dans la maison, dont l'ordre intérieur ne contrastoit point avec les travaux de la société. On n'y étoit choqué ni par le mauvais goût des vieux meubles, ni par l'incommodité de ceux à l'antique. Le bronze et l'acajou n'y menaçoient personne de leurs lames déchirantes : les divans, les sofas, tout l'ameublement, étoit bas, commode, arrondi, recouvert exactement d'étoffes douces et soyeuses. L'artifice des tapisseries et des rideaux laissoit filtrer un demi-jour épars et inégal, tel que l'éclat du midi l'accorde à la pudeur dans l'épaisseur d'une forêt. Des veilleuses d'un travail exquis promettoient la lumière à d'autres instans. Je fis preuve d'érudition en lisant la bandelette d'albâtre qui serpenoit autour de la plus belle, les mots suivans, gravés en caractères grecs : *Amans, gardez-vous de m'éteindre ; je ne dirai pas au jour ce que j'aurai vu la nuit*. Les glaces descendoient jusqu'au parquet ; mais, en revanche, les cordons des sonnettes étoient restés à une telle hauteur, qu'à moins d'être géante, la vertu la plus farouche n'aurait pu sauter jusque-là. Ces cordons étoient retenus en l'air par des petits amours, dont le sourire exprimoit, pour le moins, autant d'encouragement que de malice.

J'allai visiter particulièrement une pièce toute consacrée à la science que cultivait la société. J'y remarquai des flacons de gaz pétillants, et des vessies remplies d'oxide d'azote (1) ; un bain, un oratoire, un harmonica et les œuvres de

..... Enfin nous parvinmes au lieu de la séance : l'assemblée étoit nombreuse, et me parut bien choisie, quoique plusieurs membres y portassent un cachet d'originalité très-singulier. La décoration de la salle ne m'offrit de remarquable que les bustes de trois philosophes, qui avoient particulièrement médité sur la femme ; Rousseau, Diderot et Diderot. Le premier avoit l'air de lire, le second de rêver, et le troisième de prêcher. La même variété étoit dans les matières que le sculpteur avoit employées ; Rousseau en plâtre verni, Rousseau en bronze doré, et Diderot en bois. Mon *Cicerone* me montra aussi, sur la tablette de la chaire, une cloche de verre, qui réunissoit deux autres philosophes, l'abbé Galliani en rocaïlle, et Madame *** en

..... Le président avoit fait garder deux sièges, où nous étions assis, et les membres de la société entrèrent à la file. Ils se reconnoître, un œil en médaillon, attaché

e, ou oxide nitreux, est un gaz qui jette ceux qui en respirent en extase de bonheur inexprimable. Quelques physiciens ont jusqu'à ce jour le monopole de cet amour chimérique que les distributions qu'on en feroit, à titre de récompense, faciliteroient le gouvernement des peuples et commandé.

sur le cœur à un cordon de cheveux. Ils étoient tous ou des vieillards ou des jeunes gens; mais tandis que la physionomie des premiers respiroit l'indulgence et l'urbanité, les seconds, avoient l'air dur, hautain et pédant; et je n'en fus point étonné, parce qu'à leur âge il faut adorer les femmes, et non les étudier. Cependant un examen plus attentif me fit découvrir que ceux que j'avois d'abord pris pour des vieillards, étoient bien moins chargés d'années qu'ils le paroissent; poussés par l'ardeur du travail vers une décadence prématurée et comme, au contraire, il est très-commun de voir les hommes atteindre avec vigueur les bornes les plus reculées de la vie humaine, j'en conclus qu'il est moins favorable à la sagesse qu'à la jeunesse d'observer les femmes que les astres.

La petite pièce intitulée: *le Vin, le jeu et les femmes*, théâtre Montansier, offre quelques couplets qui obtiennent ordinairement les honneurs du *bis*. Scapin demande à A. s'il connoit la pierre philosophale, celui-ci répond:

Air: *Vaudeville d'Alcibiade,*

L'amour tendre, heureux et discret,
La modestie et la science,
L'amitié sans nul intérêt,
La richesse et la bienfaisance,
La morale dans les écrits,
La fidélité conjugale
Pour le bon peuple de Paris
C'est la pierre philosophale,

Colombine chante le couplet suivant sur les voiles

Air: *Vaudeville de Pellegrin.*

Si notre sexe soupçonnoit
Le tort que lui fait sa foiblesse,
La volupté le céderoit
A la pudeur, à la sagesse.
La beauté ne se doute pas,
Quand on veut lui rendre les armes,
Que plus elle montre d'appas,
Moins elle conserve de charmes.

On a remarqué que le mois d'avril avoit vu mourir les plus célèbres par les charmes de leur esprit et par l'empire qu'elles ont exercé sur les anciens, telles que Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées, Maintenon, Madame de Pompadour, et d'autres. Elles n'ont pas fait une fortune aussi brillante, mais leurs talens ont laissé des souvenirs pour le moins éternels.

Ce parti pris, pour ainsi dire, par les grâces, à quitter la terre dans le moment où elle se paroit de ses ornemens, ne seroit pas la seule analogie

femme douée de tous les dons de la nature , et la saison la plus belle que la nature donne aux hommes. La poésie , dans les anciens tems , a célébré ces rapports et réuni tous les traits de cette ressemblance ; mais il est à remarquer que nos poètes modernes , moins habiles que les anciens à saisir ces sortes de nuances , n'ont guères cherché à embellir des ressources de leur art sublime , ces relations du printems avec la femme , ce contraste poétique de la nature qui se réveille , et d'une beauté qui expire. Nous sommes cependant , soit dit en passant , à une époque où les contrastes ont fait une assez brillante fortune.

Chez les peuples qui , comme les Athéniens , les Ioniens et les Français , ont placé les femmes à la tête de tous les divertissemens et de tous les plaisirs de la vie , qui les ont rendues les maîtresses de tout ce qui est gracieux , séduisant et honnête , qui ont accoutumées à exister dans un monde fantastique où elles vivent par l'illusion et dépensent , en quelque sorte , en détails vains et mensongers , le fonds de quelques réalités heureuses ; chez de tels peuples , la femme douée des dons de la nature et de l'éducation , ne connoît guère qu'une alternative , c'est d'être ou de ne pas être , et pour elle , il n'est qu'une saison , c'est le printems. On sent bien que nous parlons du printems de la vie ; lorsque cette saison si belle a disparu , lorsqu'il ne reste plus de ses charmes que le souvenir de quelques avantages réels , lorsque le printems de la nature rappelle la perte , mourir au commencement de ce dernier printems , n'est-ce pas s'épargner un moment de plus ? Nous laissons aux jeunes poètes le soin de substituer à cette remarque un peu triste , des images plus riantes , et sur-tout dans la belle nature et à la source du bon goût.

Ces beaux arts comme dans la poésie , on ne peut guère voir le printems , la beauté , la femme , la jeunesse , la grâce et la majesté imposante de l'ordre dorique et de la mollesse ionienne , a été regardé plus spécialement comme un modèle de beauté , parce que , selon la pensée de Vitruve , il offre , sous une forme élégante , une image de la taille déliée d'une belle femme. Aussi servoit-il à décorer les temples du charmant Bacchus , d'Apollon et de Diane à la taille légère. A Sicyone , dans les beaux-arts , il y avoit un temple érigé à la Persuasion , par la persuasion que tout ce qui est beau sur la terre tend à exercer son empire , et la persuasion étoit une jeune

se elle-même , selon les poètes , n'auroit pas tant de charmes si elle ne se montrait dans le printems. « Elle est , dit le poète , le doux parfum des dieux , la joie des mortels , et le ornement des grâces dans la saison fleurie des amours. » Leur a-t-elle le droit d'embellir tout ce qui a quelque rapport avec elle. « Es-tu de l'ambre , disois-je à un mortel que j'avois ramassé dans un bain , tu me charmes. » Il me répondit : Je ne suis qu'une terre vile ,

« mais j'ai habité quelques tems avec la rose ». Cette idée gracieuse est de M. de Saint-Lambert; Anacréon l'avoit laissé échapper.

Puisque le printems avec ses attributs a des privilèges si admirables, on est donc bien intéressé à le prolonger le plus qu'il est possible. Les femmes célèbres, pour faire durer le charme davantage, ont cru devoir se rejeter sur les dons de l'esprit; c'est une heureuse application de cette allégorie de l'amour enchaîné par les Muses et cherissant sa captivité. M. de S. Foix, dans sa comédie des Grâces, représente l'amour enchaîné par ces dernières: cette allégorie n'est pas aussi piquante, aussi morale que l'autre. Nous sommes accoutumés à voir les grâces s'affaiblir et décheoir. Les muses sont plus durables quoique sujettes à des maladies fréquentes et quelquefois longues.

M A D R I G A L.

- « Ah! si je le voyois le cruel qui m'outrage,
 - « Disois-je, il connoitroit ce qu'il a dédaigné,
 - « Pour calmer mon cœur indigné,
 - « Sans doute il déploieroit son perfide langage;
 - « Mais l'honneur offensé soutiendrait mon courage.
 - « Il a trahi l'amour, l'amour l'a condamné. »
- Eh bien, je l'ai revu, j'ai revu le volage.....
Il n'a rien dit, et j'ai tout pardonné.

A N E C D O T E.

L'impératrice de Russie avoit envoyé à Voltaire une boîte qu'elle avoit faite au tour; cette boîte donna à ce bre écrivain l'idée d'une plaisanterie: après avoir pris quelques leçons de sa nièce, il envoya à Catherine, en retour de son cadeau, le commencement d'une paire de bas de soie brodés de sa main, et accompagnés d'une charmante lettre vers galans, dans laquelle le poète mandoit à l'impératrice qu'ayant reçu d'elle un ouvrage d'homme travaillé par elle, il prioit sa majesté impériale d'accepter un ouvrage sorti des mains d'un homme. On tient cette anecdote connue, d'une personne qui, se trouvant à Ferney, eut le plaisir de voir Voltaire tricotant.

E P I G R A M M E,

Bon jour donc! asseyez-vous là;
En votre absence, sans scrupule,
Madame Ursule, que voilà,
Vous prêtoit un gros ridicule...
Oh! je connois madame Ursule
Elle prête tout ce qu'elle a.

 LOGOGRIPE.

Par un caprice singulier

Le brave ou le poltron me voit peu sans ma queue ;

 Et cependant, le plus preux chevalier,
 Bayard ne me connaît jamais avec ma queue.

B.

 Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro dernier est *Idee*.

 LES VOYAGEURS EN SUISSE, par E. F. Lantier, *ancien militaire, auteur des Voyages d'Antenor*. 3 vol. in-8°. de 1420 pages, imprimés sur cicéro neuf Didot, et sur carré fin d'Auvergne ; avec le portrait de l'Auteur très-ressemblant, gravé en taille-douce par Gaucher. Prix 15 fr. brochés, et 19 fr. par la poste francs de port : en papier d'Angoulême, 20 fr. et en papier lin, 30 fr. sans le port. A Paris, chez F. Buisson, imprimeur-éditeur, rue Hautefeuille, n°. 20.

 EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 465.

Le refroidissement de l'atmosphère a arrêté les progrès des modes de printemps : les juives de soie ont reparu ; elles sont garnies d'une dentelle noire : on porte beaucoup de capotes ; elles sont en tulle ou de taffetas gros vert, ou d'un tissu paille et soie, à passe large : presque toutes les têtes tondues sont couvertes d'une perruque ou d'un voile, et les schalls qu'on avoit pris l'habitude de porter en cravate, ont été abaissés sur les épaules. Un fichu de laine en marmotte surmonte presque tous les chapeaux de paille ; le fichu est ordinairement violet. Le violet et le rose sont les couleurs dominantes. Les rubans du nouveau goût sont enroulés et nuancés gros vert, vert pré et vert pomme. Les cheveux se portent lisses, ornés d'un collier employé comme bijou et relevés avec un peigne riche. Rien de plus commun que les cornettes en tulle brodé ; aussi s'occupe-t-on de les embellir. On a imaginé un bonnet-fichu : une des trois parties du fichu dont il est formé, s'agraffe au-dessus du front ; les deux autres se nouent sous le menton : une coulisse fait le tour de ce bonnet. (Le 15, nous en donnerons le modèle gravé.) On porte toutes ces choses pendant tous ces jours, qui ont été froids, se couvrant de guinées dans une cornette à pointes.

 Cette gravure est relatif à ce Journal, doit être adressé, port payé, à M. La Mésangère, rue Montmartre, n°. 132, près la Vierge, vis-à-vis le café de la Victoire.